

Les approximations scientifiques et le folklore

PAR
ALBERT MARINUS

« L'observation nous révèle tous les jours des phénomènes nouveaux : il faut qu'ils attendent longtemps leur place et, quelquefois, pour leur en faire une, on doit démolir un coin de l'édifice. Dans les phénomènes connus eux-mêmes, où nos sens grossiers nous montraient l'uniformité, nous apercevons des détails de jour en jour plus variés ; ce que nous croyions simple redevient complexe et la science paraît marcher vers la variété et la complication (1) . »

Nous ne pouvons pas croire que l'ensemble de l'univers connaissable tombe actuellement sous les sens de l'homme. Parti de ce que nous appelons volontiers l'ignorance totale, il ne s'est élevé que lentement, irrégulièrement et non selon une ligne uniformément ascendante, vers la connaissance. Celle-ci tend vers l'infini et jamais, si grands que soient les efforts de l'humanité, si grandes que soient les améliorations de ses systèmes scientifiques, si perfectionnés que deviennent les instruments avec lesquels elle suppléera à l'insuffisance de ses sens, jamais l'humanité ne peut espérer posséder un jour la Vérité absolue. Toujours il y aura des lacunes dans ses conceptions, des faiblesses dans ses lois, des erreurs dans ses hypothèses. Il y a dans l'univers connaissable, des phénomènes qui ne tomberont jamais sous le sens de l'homme, qui seront soustraits à son observation, dont il ne soupçonnera pas même l'existence. Or, étant donné le principe d'interdépendance de tous les phénomènes, les faits invisibles et ignorés exerceront une action sur les phénomènes visibles et observés et empêcheront toujours les hommes de posséder la connaissance intégrale même dans le domaine des faits observables. Ce que nous appelons les vérités scientifiques, les lois scientifiques, ne seront donc jamais qu'approximatives. Il y a des problèmes qui resteront toujours pour l'humanité, si longtemps que se prolongera son passage sur la terre, des *mystères*. Des mystères. C'est-à-dire des phénomènes pour lesquels l'homme, s'il les perçoit, ne pourra donner d'explications inspirées par la logique rigoureuse. Les explications qu'il en donnera seront toujours analogues à celles que les hommes de la préhistoire ou les primitifs actuels donnent de la plupart des phénomènes.

(1) HENRI POINCARÉ, *La Science et l'Hypothèse*, p. 103.

Ces considérations philosophiques sont élémentaires. Il n'y a personne qui les ignore, personne qui songerait à les contester, mais dans la vie courante, dans les travaux scientifiques même, trop souvent on les perd de vue et on agit, on pense, on travaille généralement comme si, au moment considéré, l'édifice de la science était à peu près achevé, comme s'il n'y avait que des retouches à y apporter pour qu'il soit parfait.

Si nous avons rappelé ici cette constatation banale, c'est parce qu'il est indispensable que le lecteur s'en pénètre s'il veut comprendre notre dissertation et surtout s'il veut ne pas l'interpréter dans un sens différent du nôtre et peut-être nous accuser de scepticisme scientifique. Nul plus que nous n'aime la science, ne l'admire, n'apprécie les efforts des chercheurs. En elle nous plaçons de grandes espérances. Nous avons le droit d'être fiers de nos conquêtes, de notre emprise sur l'inconnu. Nous avons aussi le droit d'avoir de grandes ambitions. Le passé de la science répond de son avenir. Mais que nos espérances, nos ambitions ne soient pas sans bornes ! Réprimons notre orgueil humain et ne perdons jamais de vue ce principe *d'approximation éternelle de nos connaissances*, ce principe de *relativité de nos vérités*.

Cette constatation, pénible certes, mais fondamentale, et proposée à notre méditation, nous comprendrons mieux comment, périodiquement, dans la construction de l'édifice du savoir, l'homme peut en arriver à constater que des faits non étudiés sont susceptibles d'observation, d'analyse et qu'ils présentent un intérêt, une utilité scientifique ; bien plus, que, les laisser en jachère serait commettre une lourde faute. Il est donc normal que si nous faisons l'histoire de la science, nous constatons qu'à certains moments, des domaines nouveaux soient apparus aux yeux des savants, reculant les horizons de la connaissance, que des sciences nouvelles soient nées, que le génie de pénétration de l'homme dans le mécanisme du monde lui permette une nouvelle emprise du connu sur l'inconnu.

Il y a un siècle, l'homme a constaté que les phénomènes sociaux constituaient bien un domaine particulier dont les faits bien caractéristiques méritaient l'attention de l'observateur. Ce domaine il l'explore depuis. Peut-on dire, malgré les méthodes nombreuses et variées, que l'homme soit arrivé à pénétrer d'une façon suffisamment intime le mécanisme de ces phénomènes ? Non, nous nous débattons toujours dans un monde de suppositions, d'hypothèses. Plus une science est neuve, plus elle est hypothétique. Plus une science est neuve, plus les théories émises sont subjectives, malgré tous les efforts sincères vers l'objectivité, de ceux qui s'y consacrent. L'homme qui érige si laborieusement des systèmes, l'homme qui se voit obligé, à cause de l'insuffisance de ses moyens, de morceler à l'infini le domaine du savoir et de se spécialiser, s'oppose à tout ce qui est de nature à ébranler les systèmes si péniblement construits. Il tend par une disposition bien naturelle à croire définitifs, à vouloir définitifs, les

fragments de l'édifice. Il repousse par une sorte de réflexe toute conception neuve qui l'obligerait à remanier ses propres conceptions, et souligne le caractère approximatif d'une théorie qu'il croyait à peu près parfaite.

Nous pensons qu'aujourd'hui une science neuve, le Folklore, doit prendre place dans le domaine de la connaissance. Que les faits étudiés par les folkloristes sont susceptibles d'observation scientifique ; cela ne se discute plus dans certains milieux. On a fait du Folklore une science auxiliaire de l'histoire. Certes, nous ne nions pas que son étude n'apporte des contributions à l'histoire. Nous ne contestons pas que chaque fait, si on veut l'étudier sous tous ses aspects, doit être examiné au point de vue de ses transformations dans le temps, mais nous croyons qu'ils doivent être étudiés sous un autre aspect encore, l'aspect psycho-sociologique. Nous pensons même que cet aspect psycho-sociologique est le plus important ; celui qui donne à ces faits leur plus grande valeur scientifique. Nous présumons que leur incorporation à la psychologie collective ou à la sociologie (nous ne discutons pas ici cette question de classification) sera de nature à transformer considérablement nos conceptions sociologiques. Jusqu'à présent, la sociologie n'a guère étudié les faits sociaux que sous leur forme la plus évoluée, la plus systématisée, la plus doctrinale. Elle a étudié les institutions politiques, juridiques, économiques, les conceptions scientifiques, religieuses, artistiques, littéraires des peuples. Elle les a décrites, les a comparées, mais elle a perdu de vue ce que j'appellerai le côté humain des faits. Les hommes sont les unités agissantes dans un milieu social déterminé. Ces hommes entrent en contact les uns avec les autres au moyen de leur cerveau, des capacités fonctionnelles de cet organe et de son contenu en connaissances acquises depuis la naissance. Dans un milieu social quelconque, si l'équilibre est maintenu, l'équilibre indispensable à la vie sociale, à la continuité du groupe, c'est que tous les cerveaux se sont accommodés, adaptés les uns aux autres ; c'est qu'il y a un ensemble d'idées, de croyances, de conceptions, de mœurs, de coutumes, d'usages, de traditions auxquelles les individus se soumettent spontanément sans les discuter. Il y a une sorte de monoïdéisation. Il y a ce que nous avons appelé ailleurs (1) une résonance mentale accordée sur tout cet ensemble d'impératifs sociaux, de contraintes diffuses à sanctions morales. C'est de cet ensemble que jaillissent les institutions, doctrines et conceptions considérées à un moment déterminé comme les formes les meilleures d'organisation sociale. N'étudiant que ces institutions, les sociologues ont négligé la moitié de leur domaine, cette partie où s'élaborent en réalité les institutions de demain. C'est dans ce complexe de mœurs, usages, coutumes et traditions qu'est le véritable creuset de la vie

(1) Préface à *La Médecine populaire*, par M. PAUL HERMANT et DENIS BOOMANS, édition du *Folklore Brabançon* (256 p. + 36 illustr. Prix 25 fr.), 12, Vieille Halle au Blé, Bruxelles.

sociale, là que s'opèrent ses transformations. Cette strate de faits sociaux est aussi intermédiaire entre la psychologie individuelle et l'organisation sociale complexe. C'est là que les psychologies individuelles en s'abordant, s'assouplissant, s'accommodant, filtrent la psychologie collective ou sociale. Ce n'est que le jour où la sociologie aura absorbé ce domaine qu'elle cessera, comme le disait Waxweiler (1), d'être descriptive pour devenir explicative ou fonctionnelle.

Or, qui étudie les faits rencontrés dans cette couche des usages, coutumes et traditions, sinon les Folkloristes ? Le caractère psychosociologique de ces faits nous semble évident et prédominant. Leur aspect historique n'est plus que secondaire et l'apport de ces faits à la sociologie nous paraît de nature à modifier complètement son orientation. Nous vous demandons de méditer ce point de vue qui heurte les conceptions reçues et de ne pas le rejeter à priori.

On commet généralement l'erreur de croire que les conceptions populaires sont des survivances. Sans doute elles sont souvent des vestiges évocateurs d'anciens états de la connaissance scientifique. Mais parmi ces conceptions, il en est qui n'ont jamais été absorbées par des systèmes de connaissance. Il en est aussi qui ont anticipé sur les connaissances scientifiques. Ce que l'on appelle la « sagesse populaire » est le résultat d'observations répétées par des générations de gens frustes et ces observations furent souvent près de la réalité avant que les conceptions des savants parvinssent à les expliquer rationnellement. N'en est-il pas encore ainsi, de nombreuses observations populaires qui, négligées actuellement, suggéreront un jour à des chercheurs des découvertes scientifiques ? L'idée initiale du principe de l'équivalent mécanique de la chaleur, par exemple, n'est-elle pas due à une réflexion de marin entendue par Mayer, l'un des inventeurs de ce principe ?

Depuis des siècles les marins avaient fait des observations qui les tenaient plus près de la vérité que les physiciens, dont les théories démontraient le contraire.

Mais, si l'observation populaire est souvent exacte, le peuple explique les phénomènes par des associations d'idées autres que celles des savants. De même les primitifs expliquent les phénomènes de la nature par des associations d'idées différentes de celles des gens frustes des pays civilisés.

Le savant, l'homme du peuple, le primitif, tous observent, et leurs observations sont souvent aussi exactes les unes que les autres ; mais les procédés explicatifs diffèrent. Il y a donc des différences de degré dans l'exactitude de la connaissance, mais aucune de ces explications n'est parfaite. Ces différences de degrés ne sont que des différences dans l'approximation.

(1) EMILE WAXWEILER, *Introduction aux Archives sociologiques de l'Institut de Sociologie Solvay.*

Schématisons notre pensée :

Si nous tirons une ligne horizontale que nous appellerons la ligne de l'ignorance totale et que sur cette ligne nous élevons une perpendiculaire que nous appellerons la ligne de la connaissance, ligne se prolongeant vers l'infini, nous pourrions sur cette verticale tracer des degrés marquant les différents états de la connaissance. Un trait marquera le degré de la connaissance préhistorique ou primitive. Un autre, un peu plus haut le degré de la connaissance populaire. Un troisième enfin, un peu plus haut, encore, le degré de la connaissance scientifique. Aucun des trois ne s'approche et de loin de la connaissance absolue. Connaissance primitive, populaire et scientifique sont toutes trois approximatives, l'une un peu plus ou un peu moins que l'autre, et c'est tout. Si nous faisons une comparaison directe entre la connaissance populaire et la connaissance scientifique, les distances qui les séparent nous paraissent énormes car la précision supplémentaire apportée par les uns aux explications des phénomènes suffit à marquer dans les applications et dans les systématisations des différences considérables. Mais si nous comparons les deux états à l'infini des connaissances exactes à acquérir, dont nous ne pouvons même apprécier ni l'importance, ni la variété, il est certain que ces deux états ne nous apparaissent plus si éloignés. Ils sont près l'un de l'autre.

Comme nous jugeons généralement de ces degrés divers dans les états de connaissance sans tenir compte de leur caractère approximatif, nous sommes facilement enclins à croire que seule la connaissance scientifique est logique et que la connaissance populaire ne l'est pas. Quant à la connaissance des primitifs, nous la considérons à tort comme complètement illogique, a-logique ou pré-logique, comme dit Lévy-Bruhl.

Or, chacune de ces connaissances est logique dans la mesure où il est possible à ceux qui la possèdent d'être logiques. Les gens du peuple n'ont ni la formation scientifique ni les procédés ou appareils expérimentaux qui leur permettent d'améliorer la précision de leurs observations ou de leurs explications. Il n'en ont cure d'ailleurs et se contentent le plus souvent des explications traditionnelles. Elles répondent mieux aux capacités fonctionnelles de leur cerveau. Celui-ci serait même incapable de comprendre les explications rationnelles qui ne sont accessibles qu'à des cerveaux ayant subi une longue et difficile préparation. Les explications analogiques, causales, animistes, expérimentales, que donnent les gens du peuple de tous les phénomènes tombant sous leurs sens, procèdent de la logique ; mais le matériel scientifique, le bagage mental dont ils peuvent se servir, pour associer leurs idées, différant, leurs explications sont ce qu'elles peuvent être et les savants qui appliquent la logique rigoureuse les trouvent a-logiques. Suivant l'espèce de grains que l'on met dans un moulin, on obtient l'une ou l'autre farine. Du grain de froment ne donne pas de la farine de seigle et vice versa.

Mais, étant donné le caractère approximatif de nos connaissances dites rationnelles, combien n'y a-t-il pas dans nos systèmes de connaissances les plus perfectionnés, d'erreurs analogues, acceptées comme des vérités et dont l'absurdité apparaîtra demain ? Absurdité que nous sommes impuissants à sentir aujourd'hui.

Que l'on nous excuse d'apporter ici un exemple au risque d'allonger notre dissertation.

Ouvrez n'importe quel livre de géologie, n'importe quel cours de géologie donné actuellement dans n'importe quelle université et vous verrez que l'on y caractérise l'époque primaire en disant que c'est l'ère des cryptogames, c'est-à-dire des fougères, parce que les plantes, dont des traces ont été conservées à l'état fosile sur les schistes de cette époque, ressemblent à nos fougères actuelles. Or, depuis vingt ans au moins, les botanistes sont bien d'accord pour affirmer que ces fossiles ne sont pas des fougères. Jusqu'à nos jours, les géologues et les botanistes ont donc fait un raisonnement par analogie de forme et ils ont erré. Malgré toute leur logique rigoureuse, ils ont, n'ayant pas encore à leur disposition les connaissances précises nouvellement acquises par des botanistes spécialisés, expliqué un phénomène par un procédé tout à fait semblable à celui des gens du peuple et des primitifs. Combien n'y a-t-il pas, appliqués en tous pays, pour guérir toutes les maladies de remèdes populaires dont les vertus ne sont dues qu'à des analogies de forme, de nom, de couleur, de mouvement, etc. (1)

Il est certain que dans nos doctrines scientifiques actuelles, il est encore de multiples erreurs semblables que nous ne pouvons même apercevoir et que nous enseignons.

Tous les hommes ont de la logique. La logique est humaine. C'est une des propriétés de l'esprit humain. Nous perfectionnons certes la logique au fur et à mesure que nous l'appliquons, mais les gens instruits ne sont pas seuls à la posséder et à l'exercer. Suivant la masse, la quantité et la qualité des connaissances que possède un homme, sa façon d'interpréter les phénomènes, de les expliquer, de réagir contre les influences de son milieu, varient et là est tout le secret des différences de degré dans l'état de la connaissance, dans l'approximation de la connaissance. Aussi répétons-le, il n'y a entre la connaissance scientifique et la connaissance populaire qu'une différence de degré dans l'approximation.

Veut-on nous permettre encore une comparaison qui rendra plus saisissable cette conception ?

Mettez deux hommes devant un site pittoresque. Ils auront tous deux sous les yeux le même panorama, le même spectacle. Leur sens de la vue sera frappé d'une façon identique. Mêmes objets, mêmes couleurs.

(1) V. l'ouvrage précité sur la *Médecine Populaire*.

seulement l'un des deux hommes est atteint de daltonisme. Il verra les choses avec les mêmes contours mais avec des colorations tout à fait différentes. Eh bien, il y a une sorte de daltonisme mental qui fait voir aux hommes le spectacle de la nature d'une façon différente, bien qu'ils disposent des mêmes organes sensoriels, du même appareil psychique, fonctionnant identiquement. Mais ces appareils ayant enregistré un ensemble de souvenirs différents, réagissent différemment et donnent des interprétations conformes à leur substratum mental respectif.

Tout dans la façon de se comporter des hommes dépend de leur hérédité d'abord et de l'acquis de leur cerveau ensuite. Il y a dans un groupe social déterminé des strates intellectuelles. Tous les hommes d'un même clivage raisonnent et agissent semblablement. Plus le clivage est intellectuel ou cultivé, moins nombreux sont les hommes qui s'y meuvent. Dans un milieu social déterminé le plus grand nombre des individus qui le composent appartiennent à des clivages inférieurs. Ces individus ont, concernant tous les domaines de l'activité, des conceptions simplistes, (1) et ces conceptions ne sont pas des survivances. Ce ne sont pas non plus des choses mortes ou périmées. *Ces conceptions influencent tous les actes de la vie de ces individus.* Comment douter du rôle considérable de ces conceptions et de ces actions dans la vie sociale, comment faire de la sociologie, sans explorer ce domaine ? Dans le système sociologique que nous exposions précédemment, ces actes étaient fortement inspirés par le fond des usages, coutumes et traditions, la somme des conceptions et pratiques populaires, c'est-à-dire un domaine en partie étudié par les folkloristes.

Les hommes de science, oublieux de la légère différence qui sépare la connaissance populaire et la connaissance scientifique sur le thermomètre de la connaissance absolue, méprisent l'étude de ces phénomènes folkloriques et ils s'étonnent ensuite que la sociologie pure piétine sur place. Cette science est dans une impasse parce que l'on se refuse à reconnaître la moindre utilité, la moindre valeur scientifique à l'étude de faits qui, négligés, empêchent l'élaboration des synthèses indispensables. Institutions, religions, langages, systèmes scientifiques, écoles artistiques et littéraires évoluent, se transforment, disparaissent et meurent constamment autour de nous et les humbles conceptions des gens simples et frustes restent et perdurent. Elles sont plus puissantes, plus tenaces que les conceptions des gens cultivés parce que plus conformes à l'esprit de la grande masse des hommes. *Il en sera ainsi toujours.* Les ignorer est une faute. Elles vivent dans la réalité sociale. Elles exercent leur influence. Impossible jamais d'arriver à une explication rationnelle du mécanisme des phénomènes sociaux en continuant à les négliger.

(1) Simplistes si nous les comparons aux connaissances rationnelles ; mais, dans leur essence, aussi complexes que les conceptions scientifiques.

Sachons faire l'effort nécessaire pour réajuster nos concepts dans ce sens. Ce n'est pas la première fois que le système de nos connaissances se voit dans l'obligation d'annexer des territoires nouveaux. Ce n'est pas la première fois que, dans une science déterminée, l'incorporation d'un faisceau de faits nouveaux impose l'obligation de modifier les points de vue et les méthodes. Chaque fois, les gens bien assis ont résisté à l'effort nécessaire pour effectuer ce réajustement. Une fois de plus ils résisteront. C'est normal. Les esprits cultivés sont tout aussi traditionnalistes que les esprits frustes. Les uns et les autres sont des hommes. Ils agissent en hommes. Seul le plan où ils se meuvent diffère. Les uns sont sur un palier un peu plus élevé que celui où se trouvent les autres. Mais les uns et les autres sont si loin des cimes !
